

“ Il écrivit cependant. A cette lettre courte étaient jointes quelques romances. La préoccupation, l'inquiétude se faisaient jour aisément dans ce billet. Elles parurent un excellent signe à Pulchérie ; son image poursuivait sans doute le chevalier. A ce billet de quelques lignes, la jeune fille répondit par un autre, où elle remerciait avec effusion le chevalier ; la naïveté de son cœur découla de ses lèvres sur cette lettre : elle espérait qu'un hasard heureux l'amènerait chez son oncle. Trois jours se passèrent encore, le chevalier ne vint pas.

“ Un jour qu'elle chantait une de ses romances au clavecin, les larmes la prirent tout d'un coup. Pour se livrer sans contrainte à sa rêverie, elle avait tiré le verrou ; en ce moment, elle fut obligée de se lever et d'ouvrir, car on frappait à la porte. C'était Greuze.

“ Pourquoi vous enfermer, Pulchérie ? lui dit-il d'un ton qui voulait être sévère, mais qui n'était que chagrin. N'êtes-vous point malade ? ajouta-t-il avec bonh.

“ Il fallut bien trouver une excuse ; Pulchérie était à la merci de son oncle, qui venait de la surprendre. Elle s'en prit à la croix bénite dont madame Elisabeth lui avait fait présent ; cette croix, disait-elle, lui avait rappelé sa mère, qui en portait une à peu près semblable. Le temps était pluvieux, il lui donnait de l'ennui. La tendresse de Greuze eut l'air de se contenter de ses raisons ; il fit remarquer seulement à Pulchérie qu'elle négligeait ses leçons de clavecin et l'Armide du chevalier Gluck, pour les romances du chevalier Florian.

“ Greuze était coiffé, il allait sortir. Il donna à Thérèse, sur le seuil de l'appartement, quelques ordres que sa nièce n'entendit pas.

“ — Monsieur, dit Thérèse à Greuze, m'accorderez-vous une permission ?

“ — Laquelle ?

“ — Celle d'aller au spectacle ce soir. Ma cousine figure en pastourelle à l'hôtel d'Argental, et je voudrais bien la voir jouer. Je lui ai promis de l'habiller à quatre heures.

“ — Eh bien, tu peux y aller, Thérèse. Je vais aller porter moi-même cet argent à Sylvestre. Le pauvre homme en a besoin... Ils lui ont ôté sa place ; lui et ses quatre enfants sont dans la misère ! Je viens d'envoyer le reste à ta mère, ma chère Pulchérie !

“ — Toujours le même, dit Thérèse ; vous pensez aux autres avant de penser à vous !

“ Greuze sortit. Thérèse, bien joyeuse, prit son coqueluchon, en remerciant son maître avec une effusion toute flamande. Thérèse était de Douai et n'avait jamais vu de sa vie que les processions grotesques des géants enjambant les ruisseaux sur des échasses.

“ Pulchérie demeura donc seule. Elle enviait Thérèse, et eût volontiers échangé la cornette de paysanne contre la robe deourgouran dont Greuze lui avait fait présent, le matin même, pour assister, à la place de la pauvre servante, à cette représentation où l'homme qu'elle aimait tant devait paraître. Un violent coup de sonnette la fit tressaillir : elle courut à la porte, l'ouvrit et se trouva en face d'un homme noir.

“ — M. Greuze, dit-il.

“ — Il est absent, monsieur ; que lui voulez-vous ?

“ L'homme lui tendit une liasse de papiers. Elle les parcourut sans rien comprendre jusqu'à ce qu'elle arrivât à la réclamation d'un sieur Fisher, fabricant de harpes et de clavecins, annexée à celles de son maître d'anglais et d'italien, et à des mémoires de marchandes de modes.

“ — Bon Dieu ! monsieur, qu'est-ce que c'est que cela ?

“ — Des exploits, mademoiselle, et je viens avec mes gens pour effectuer une saisie, à la requête des créanciers de M. Greuze ; à moins qu'il n'ait douze mille livres à me donner, auquel cas je me retire.

“ — Douze mille livres ! mais il s'est donc ruiné, monsieur ?

“ — Comme vous le voyez, en instruments, en maîtres, en chiffons et en dentelles.

“ Les robes de Pulchérie étaient là, suspendues encore dans de larges armoires vitrées qui ornaient sa chambre ; son cla-

vecin aux panneaux vernis reluisait près de la fenêtre, d'un lustre de propreté hollandaise. Une harpe nouve dans son étui, et que la jeune fille avait à peine touchée deux fois, complétait le mobilier.

“ Par un mouvement dont Pulchérie ne fut pas maîtresse, ses sanglots prirent alors le dessus : ce qu'elle avait entrevu de la misère de Greuze et de sa générosité l'éclairait.

“ Si cet homme n'eût pas été là, elle eût brisé le clavecin et la harpe dans sa colère d'enfant.

“ — Au nom du ciel, monsieur, un instant ; je sais où est mon oncle, je vais le chercher et je le ramènerai. J'est une erreur, il est impossible que vous ne vous trompiez pas. Un fiacre, pour l'amour du ciel, un fiacre ! Je reviens dans un quart d'heure.

“ — J'attendrai, mademoiselle, pour vous obliger, mais ne soyez pas longtemps. Je garde la maison en votre absence ; un de mes gens va vous amener une voiture. Dépêchez-vous. J'en suis fâché pour M. Greuze, mais il faut que tout le monde fasse son métier...

Comme j'examinais alors la sœur, dont le visage s'était plus d'une fois enflammé dans le cours de ce récit, elle s'interrompit en disant :

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous donc à me regarder de la sorte, et pourquoi laissez-vous tomber votre écheveau ?

VI

— Le fiacre qu'avait demandé Pulchérie, roula bientôt comme tout honnête fiacre doit rouler, c'est-à-dire très-lentement. Pulchérie avait indiqué au cocher l'adresse de M. Sylvestre, rue Plumet, No 1. La pauvre enfant pleurait à fendre le cœur, en regardant toujours les papiers que l'huissier lui avait remis.

“ — Quoi ! se disait-elle, c'est pour moi ! c'est pour moi qu'il a dépensé cet argent, qu'il s'est privé de tout, sans doute ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Oui, voilà mon mantelet de point, pour mon maître à chanter, pour mon armoire de bois rose et mes chats de porcelaine. Et je ne m'en doutais pas ! je ne voyais rien ! Toute à mon amour pour un autre, je ne songeais qu'à cet amour ; tandis que tous les instants de ma vie devaient être employés à lui prouver ma reconnaissance, à le bénir ! Mon oncle ! mon bon oncle ! Mais je vais tout lui avouer ; il saura que je suis une ingrate, que je ne mérito pas ses bienfaits, que j'ai doncé mon cœur sans son aveu, sans l'avoir même consulté ! Oh ! ce sera là ma punition. Oui, je le ferai, je le dois, et, après, s'il est en colère, s'il me gronde, je ne me plaindrai pas, je l'ai mérité ; car j'aime le chevalier, puisque son visage me poursuit jusque dans ce moment de détresse. Eh bien, mon oncle le saura, et je n'aurai plus à me reprocher d'avoir manqué de confiance envers lui. J'ai imprimé à sa vie un pli cruel, le besoin. Oh ! ma mère, ma mère ! pourquoi m'avoir envoyée ici ! Quand je songe que madame la duchesse de Bourbon disait l'autre jour ; “ On n'oserait pas protéger M. Greuze ! ” En attendant, ils osent le menacer d'une saisie, de la prison, que sais-je ? Oh ! je vais le voir, lui parler !

“ Le fiacre longeait alors les murs extérieurs d'un petit jardin ; le cœur de Pulchérie battait avec force.

“ — C'est ici que demeure M. Sylvestre. Voici le quinconce sous l'ombre duquel j'ai pris tant de fois du lait. Pourvu que mon oncle soit encore chez son ami !

“ La maison de Sylvestre formait le coin du boulevard ; Pulchérie traversa la cour, puis se rendit au quinconce sous lequel les deux amis avaient coutume de causer. La chaleur était extrême, pas une feuille ne bougeait... Pulchérie s'avança avec précaution, puis tout d'un coup s'arrêta ; elle venait d'entendre prononcer son nom.

“ — Oui ! s'écriait Greuze en maniant avec colère sur la table du jardin plusieurs poignées de cet or qu'il venait de porter lui-même à son ami, oui, Sylvestre, j'ai bien le droit de mépriser cet or, quand je songe que celui-ci me vient de M. de Fronsac !